Kant

Science et art

Commentaire de la *Critique de la faculté de juger,* I, 47

Roselyne Dégremont

Philopsis : Revue numérique
https://philopsis.fr

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

« Tout le monde s'accorde à reconnaître que le génie est totalement opposé à l'esprit d'imitation. Puisque apprendre n'est rien d'autre qu'imiter, la plus grande aptitude (capacité) à apprendre ne peut donc, en tant que telle, passer pour du génie. Mais même lorsqu'on pense par soi-même ou compose en suivant sa propre inspiration, et que l'on ne se contente pas d'appréhender ce que d'autres ont pensé, voire que l'on invente dans les domaines de l'art et de la science bien des choses, ce n'est pourtant pas là une raison suffisante pour qualifier un tel cerveau (souvent puissant) de génie (par opposition à ceux qui, ne sachant rien faire qu'apprendre et imiter, sont qualifiés de niais) ; en effet, tout ce qu'on a ainsi pensé et trouvé aurait pu aussi être appris, ne sort pas du cadre naturel des voies de la recherche et de la réflexion obéissant à des règles, et n'est pas spécifiquement différent de ce qui peut être acquis, à force d'application, par imitation. C'est ainsi qu'on peut fort bien apprendre tout ce qu'a exposé Newton dans son œuvre immortelle, L*es principes de la philosophie de la nature,* si puissant qu'ait dû être le cerveau nécessaire à de telles découvertes ; mais on ne peut apprendre à composer des poèmes avec esprit, si détaillés que soient tous les précis d'art poétique, et si excellents qu'en soient les modèles. La cause en est que Newton eût pu montrer de manière tout à fait claire et précise, non seulement pour lui, mais pour tout autre et pour ses successeurs, toutes les étapes qu'il eut à franchir depuis les premiers éléments de géométrie jusqu'à ses grandes et profondes découvertes ; en revanche, aucun Homère, aucun

Wieland ne peuvent montrer comment dans leur esprit surgissent et s'assemblent leurs idées pleines de poésie et néanmoins tout aussi riches de pensée ; parce qu'ils l'ignorent eux-mêmes, et donc ne peuvent l'enseigner à personne d'autre. Dans le domaine scientifique, il n'y a donc que des différences de degrés entre les plus grands inventeurs et les plus laborieux imitateurs et épigones ; en revanche, c'est une différence spécifique qui les sépare de celui que la nature a doué pour les beaux-arts. Il ne faut toutefois pas voir en cela une volonté de rabaisser ces grands hommes à qui le genre humain doit tant, face à ceux dont les talents pour les beaux-arts en font des favoris de la nature. Le grand privilège des premiers, par rapport à ceux qui méritent l'honneur d'être appelés des génies, consiste précisément dans le fait qu'ils tendent à une perfection toujours croissante des connaissances et de tout ce qui en dépend d'utile, ainsi qu'à instruire d'autres dans ces mêmes connaissances ; en effet, pour les génies, l'art quelque part s'arrête et rencontre une limite qu'il ne peut franchir, limite qui sans doute a déjà pu être atteinte depuis longtemps et qu'on ne peut plus reculer ; en outre, l'aptitude propre au génie n'est pas communicable, mais est donnée en partage à chacun directement de la main de la nature, elle meurt avec celui qui l'a reçue jusqu'à ce que la nature distribue de nouveau les mêmes dons à quelqu'un d'autre, qui n'aura besoin que d'un exemple pour laisser agir de la même manière le talent dont il est conscient » (Kant, *Critique de la faculté de juger*, I, 47).

Introduction

Dans ce premier paragraphe du § 47 de la CFJ I, Analytique du sublime, la comparaison de l'art et de la science, ou plus précisément du savant et du poète, est poursuivie assidûment, d'une opposition affirmée à une autre : (1) Newton n'est pas un génie, Homère si ; (2) Newton découvre peu à peu, Homère reçoit l'inspiration d'une idée ; (3) entre Newton et les autres savants il n'y a que des différences de degré ; entre Homère et tout autre poète, il existe une différence spécifique : (4) tout ce que Newton expose peut être enseigné, tandis que le génie d'Homère ne se communique pas : la Nature distribue le génie à son gré.

Cette opposition est avancée comme étant une opinion partagée (« tout le monde s'accorde à reconnaître... ») ; et en ce sens, elle ne serait pas originale, propre à Kant : nous devinons qu'il la partage lui aussi, et simplement l'expose avec une netteté toute particulière, celle d'un homme convaincu. Comment cela se fait-il ? N'aurions-nous pas, nous, comme un doute ? Est-ce que la reconnaissance du génie dans les Beaux-arts n'aurait pas pu être accompagnée d'une reconnaissance égale pour l'inventeur d'une théorie nouvelle comme Newton : l'idée de la gravitation universelle n'était-elle pas, quand même, une idée parfaitement originale en son temps ? N'a-t-elle pas surgi dans la tête de Newton comme une intuition, comme une idée neuve ? N'a-t-elle pas relevé d'une imagination créatrice, elle aussi : une imagination scientifique sans doute, mais créatrice ? Peut-on opposer la place et le rôle de l'imagination dans les sciences et les beaux-arts d'une façon aussi tranchée que celle de Kant, parlant au nom de tout le monde ? Ce qui surprend le lecteur, c'est le mot « cerveau » avancé pour le cas du seul Newton ; et non pas d'Homère, qui avait pourtant lui aussi un cerveau sans doute... ! Cela laisserait-il à lire entre les lignes que la notion de génie n'a rien perdu de son origine latine, comme nous le précise le savant Agamben ? « Les Latins nommaient Genius le dieu auquel chaque homme se trouve confié au moment de sa naissance. L'étymologie est transparente et reste encore visible dans la proximité de génie et du verbe engendrer… Genius meus nominatur, quia me genuit : Il s'appelle mon génie, parce qu'il m'a engendré. » Genius est le dieu qui est spécialement attaché à chacun, et il vaut mieux que chaque homme consente à son génie, Dieu intime, personnel et impersonnel, car il nous dépasse, il nous excède : comme l'esprit en nous.... « Vivre avec Genius signifie vivre dans l'intimité d'un être étranger, se tenir constamment en relation avec une zone de non connaissance. » (Giorgio Agamben, *Profanations*, 2005)

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés

Newton aurait donc, comme chacun d'entre nous, son génie ! Pourquoi ne l'aurait-il pas écouté ? Faut-il penser comme Kant que seuls certains des poètes, des sculpteurs, des peintres ont du génie ? « Le génie est la disposition innée de l'esprit (*ingenium*) par le truchement de laquelle la nature donne à l'art ses règles. » (§46 : Les beaux-arts sont les arts du génie.) ou : « Il faut que la nature donne à l'art ses règles dans le sujet à travers l'accord de ses facultés ; autrement dit, les beaux-arts ne sont possibles qu'en tant que productions du génie. » (§46) Nous voyons là que le génie n'est plus compris comme un dieu ; à la notion de divin, le vocabulaire de Kant substitue celui de la « nature » ; et à la notion d'un esprit impersonnel en nous, différent de l'ensemble de nos facultés (sentir, imaginer, comprendre), il oppose une autre compréhension : l'homme de génie jouit d'un certain accord de ses facultés (accord rare, si les génies sont rares ?) Le génie serait donc une certaine configuration inouïe des facultés de l'âme en nous. C'est étrange, dès lors, que le mot « cerveau » n'apparaisse pas aussi dans ce contexte ; car qu'est-ce qui pense en nous, sinon le cerveau ? Kant aurait-il rabattu « Genius » sur « *ingenium* » ? notre esprit ou intelligence naturellement en nous, voire nos facultés ? Mais pourquoi ferait-il cela ? Il sait, car il dit lui-même : « Le mot génie vient de *genius* qui désigne l'esprit que reçoit en propre un homme à sa naissance pour le protéger et le guider, et qui est la source d'inspiration dont proviennent ses idées originales. » (§46, vers la fin) Là, déjà, il disait : le génie ne conçoit pas ses idées, il les reçoit de la nature : lui-même ne les comprend pas, ne les communique pas à d'autres.

Quelle notion de la science, quelle notion de l'art se manifestent donc là ? Sont-elles justes ? Et quelle notion de « nature » aussi ?

I. La fin de l'imitation

> « Tout le monde s'accorde à reconnaître que le génie est totalement opposé à l'esprit d'imitation. »

Un homme de génie n'imite pas. Qu'est-ce qu' « imiter » ?

Sans doute ce verbe rappelle-t-il la notion de « mimésis » avec laquelle Platon réfléchissait, justement, pour caractériser l'art. Dans la République, au livre X, il disait : il y a le lit réel, celui que crée le dieu, qui a une seule nature (*mia phusei*) ; il y a le démiurge ou menuisier qui fabrique un ou des lits bien concrets ; puis le peintre, *zoographon* : lui « imite » un lit qu'il voit, en dessine et colorie une image sur une surface. Et, nous nous en souvenons, Socrate disait : « tu appelles « mimétés », imitateur, l'auteur d'un produit éloigné de la nature – *apo tés phuséos* - de trois degrés. » (*Rep*, X, 597e). Par *phusis*, ici, il faut entendre l'idée du lit (une idée d'un lit possible, conforme à sa fonction : il devra être une surface plane, ferme et douce, plus longue que large, ajustée à la taille et au poids d'un corps humain, etc...) Or le peintre « imite », selon sa perspective visuelle, un lit qu'il observe devant lui, donc selon une apparence perspective ; et il existe en droit un très grand nombre de ces visions : comme le sait ce peintre, s'il se promène autour du lit, s'il le regarde du dessus, du dessous, etc... avec un miroir dans lequel le reflet du lit s'esquisse, sans cesse différent . Le peintre imite une apparence parmi une infinité de vues possibles. Une vision qu'il a du lit est reportée sur le bois, ou la toile, ou le mur. (Je ne puis m'empêcher de me souvenir ici du lit qu'a peint Van Gogh !) Et Platon, dit : le peintre sans doute sait choisir la surface à peindre, la préparer, déterminer sa palette, sa vue perspective, oui. Mais il ne livre pas de savoir du lit au spectateur de son tableau : ce qui est vrai. Sans hésiter, Socrate passe au cas d'Homère : Homère connaissait-il tout ce dont les chants parlent, que ce soit des choses divines ou humaines, ou les ignorait-il ? Il a parlé de la guerre, du commandement des armées, de l'administration des cités, de l'éducation de l'homme... mais qu'en savait-il ? Aurait-il pu être général, ou législateur ? Non, il a donné des visions perspectives de ce qui lui apparaissait.

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés

Alors, là, il faut bien que par « imitation » Kant entende tout autre chose que Platon, car pour Platon, Homère, excellent poète sans doute, imitateur impénitent, ne crée que des apparences, ni plus ni moins ! Qu'est-ce que « l'esprit d'imitation » pour Kant ? On en peut trouver une description au §32 de l'Analytique du sublime. Là, Kant brosse le contexte dans lequel se forment de jeunes artistes : il leur est conseillé de prendre pour modèles des œuvres antiques ou renaissantes dont la valeur est si reconnue qu'elle forme un repère pour le bon goût : les artistes apprennent d'abord en copiant. De même les *Eléments* d'Euclide sont-ils tenus pour les mathématiciens pour d'incomparables travaux, exposés selon une méthode remarquable (*more geometrico* : postulats, théorèmes démontrés, enchaînés déductivement). Pour autant, dit Kant, les successeurs ne sont pas « condamnés à n'être que des imitateurs ». Ici le mot « imitation » a pour lieu le rapport des anciens aux modernes : comme les anciens ont fait, le nouvel artiste, le nouveau mathématicien doit-il faire, « à leur imitation » ? C'est dans la dynamique d'un travail, d'une recherche que le mot « imitation » prend sens chez Kant. Nous savons, dit-il, que les nouveaux vont « chercher en eux-mêmes les principes et adopter ainsi leur propre méthode , souvent meilleure. » Seraient-ils comme Descartes, rompant avec la scolastique, traçant sa voie, se donnant sa méthode, et invitant le lecteur à trouver la sienne propre ? Kant prend exemple aussi de la sainteté en religion. Kant pourrait penser au sens que prend le mot « imitation » dans le contexte religieux, où il est depuis longtemps proposé « d'imiter le Christ ». Un homme jeune voulant forger personnellement les règles de sa conduite (1) doit tirer de lui-même les règles de son comportement ; (2) même s'il a reçu des maximes ou des préceptes ou des conseils de ses maîtres, ne pas les accepter comme tels et (3) et sentir « le pouvoir d'un exemple de vertu ou de sainteté qui, enregistré par l'histoire, rend incontournable l'autonomie de la vertu déduite de l'idée personnelle et originelle de la moralité, ou transforme celle-ci en un mécanisme d'imitation. » Or, pour avoir une idée personnelle, n'imitons pas, acceptons d'innover en nous laissant inspirer par le grand exemple d'un aîné plutôt : grand savant, ou grand artiste, ou saint. Au lieu de l'imiter, s'inspirer d'un aîné.

« *Succession référée à un précédent, et non pas imitation,* voilà l'expression juste pour désigner toute influence qu'un créateur exemplaire peut exercer sur d'autres grâce à ses œuvres ; mais cela signifie simplement : puiser aux mêmes sources que lui et n'emprunter au prédécesseur que le style de sa démarche. » (p. 231) Le style, et non pas la démarche comme telle.

> « Puisque apprendre n'est rien d'autre qu'imiter, la plus grande aptitude (capacité) à apprendre ne peut donc, en tant que telle, passer pour du génie. »

Apprendre n'est-il rien d'autre qu'imiter ? Le maître dit-il toujours à l'élève : regarde comment je fais et fais comme moi ? En un sens oui, pour tout ce qui est pratique. Il s'agit pour l'élève de se concentrer sur ce qui lui est dit, de l'absorber et reproduire, d'avoir le bon geste pour tracer un cercle sur sa feuille, de préparer la toile du peintre comme on le lui a enseigné. Et l'on accordera là qu'il ne s'agit pas de génie, bien sûr.

> « Mais même lorsqu'on pense par soi-même ou compose en suivant sa propre inspiration, et que l'on ne se contente pas d'appréhender ce que d'autres ont pensé, voire que l'on invente dans les domaines de l'art et de la science bien des choses, ce n'est pourtant pas là une raison suffisante pour qualifier un tel cerveau (souvent puissant) de génie (par opposition à ceux qui, ne sachant rien faire qu'apprendre et imiter, sont qualifiés de niais) ; en effet, tout ce qu'on a ainsi pensé et trouvé aurait pu aussi être appris, ne sort pas du cadre naturel des voies de la recherche et de la réflexion obéissant à des règles, et n'est pas spécifiquement différent de ce qui peut être acquis, à force d'application, par imitation. »

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés

Nous voyons bien se profiler des degrés : au plus bas degré de l'apprentissage, serait l'imitation des autres : il y a niaiserie, autrement dit le sujet sort tout juste du nid, il est encore tout simple ; et tel un oiseau auquel ses parents apprennent à voler, il va essayer ses ailes et fortifier ses muscles selon ce qu'il a vu, selon les directives qu'on lui a données ; et s'il exprime une opinion, ce sera ce qu'il a entendu dire. Puis, au-dessus, il y a l'invention par soi-même, à la Descartes, qui a voulu sortir de l'enfance : il y a alors une intelligence active (un cerveau pensant!), une pensée par soi-même : qui ne serait pas simplement une pensée collective ou tribale, mais une pensée que pourrait avoir tout être humain, que l'individu énonce comme neuve, avec sa propre imagination, son propre entendement. C'est déjà bien, car il y a invention. Mais c'est au-delà encore que se situerait le génie. Car l'homme à l'intelligence active, le Descartes si l'on veut, est rabattu par Kant sur l'homme ordinaire, à l'aide d'un argument contre factuel : ce qu'il invente aurait pu être juste appris, imité. La raison de ce rabattement est dans l'expression : « cela ne sort pas du cadre *naturel* des voies de la recherche et de la réflexion obéissant à des règles ». Là encore, la démarche de Descartes n'est-elle pas l'exemple qui convient ? Il énonce les règles de la direction de l'esprit, qui sont celles de tout esprit humain : n'est-il pas évident qu'il vaut mieux commencer par les choses les plus simples et faciles, procéder par ordre, etc... ? Ces règles qu'il conçoit et rédige, tout être humain peut les regarder comme convenant à l'esprit humain, à sa nature. De même, quand il réfléchit sur les passions de l'âme, Descartes travaille dans l'hypothèse d'une correspondance entre des mouvements dans le corps (un sang qui s'échauffe, un cœur qui bat très vite) et un sentiment d'amour dans l'âme : cette « hypothèse » psycho-somatique a une telle vraisemblance que la science a travaillé avec elle. Dans ce contexte, si l'on admet cet exemple de Descartes, Descartes a une très grande bravoure, mais il n'est pas un génie. Il a un cerveau puissant, ce que montrent ses travaux, mais c'est tout.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés